



AMY BLOOM

AILLEURS, PLUS LOIN

ROMAN

« Quoi de mieux qu'un éclat de rire pour chasser les larmes ? *Ailleurs, plus loin* est une histoire où plonger avec tout son cœur. »


CHARLESTON

ELLE

1924. Fuyant la Russie après le massacre de sa famille lors d'un pogrom, Lilian Leyb, 22 ans, débarque à New York. Elle loue un demi-matelas dans un appartement surpeuplé et pouilleux du Lower East Side, souffle un travail de couturière dans un théâtre yiddish à une file de candidates, et, brûlant d'apprendre l'anglais, se récite des litanies de synonymes (petit ami : soupirant, jules, Roméo), tirés du thésaurus offert par son ami Yaakov, tailleur, acteur, dramaturge – et pygmalion.

Mais le jour où Lilian découvre que sa fille, Sophie, serait encore en vie quelque part en Sibérie, elle n'a plus qu'une obsession : la retrouver. Elle part, une carte de l'Ouest américain cousue dans son manteau, pour un périple qui commence dans un réduit du train express de Chicago. Et le conte traditionnel de l'immigrant va se métamorphoser en aventure d'exil, des bas-fonds du Jazz District de Seattle jusqu'au sauvage Alaska et au Yukon des trappeurs...

« Un triomphe littéraire (...) un page-turner, un classique, un extraordinaire moment de lecture. »

The New York Times

Amy Bloom est l'auteur de trois romans et de nombreuses nouvelles. Elle contribue régulièrement au *New Yorker*, au *New York Times Magazine*, à l'*Atlantic Monthly* et à *Vogue*, et a enseigné l'écriture à l'université de Yale. *Ailleurs, plus loin* est son deuxième roman, le premier à paraître en France, et a été encensé par la critique.

7,50 € Prix TTC France
ISBN : 978-2-36812-105-4



Texte intégral


CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

Amy Bloom

AILLEURS, PLUS LOIN

Traduit de l'américain
par Michèle Lévy-Bram

BELFOND

Titre original : *AWAY*

publié par Random House, an imprint of The Random House Publishing Group, a division of Random House Inc., New York.

Away est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des événements ou des lieux serait pure coïncidence.

© Amy Bloom 2007. Tous droits réservés.

Et pour la traduction française © Belfond, 2008.

La présente édition publiée par

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2016

17, rue du Regard

75006 Paris – France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-105-4

Dépôt légal : juin 2016

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :
www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston

À ma famille

3 juillet 1924

POUSSÉE AU LOIN, TELE UNE PLUME D'OR

C' est toujours la même histoire : les gens dans le pétrin font les meilleures troupes.

Elles sont cent cinquante à se presser sur le trottoir du Goldfaden Theater.

La queue qui s'étire jusqu'au coin de la rue évoque un Ellis Island exclusivement féminin à Lillian Leyb, qui a passé ses trente-cinq premiers jours en Amérique à découdre suffisamment de points de bâti sur des fleurs en soie bleue pour avoir les mains indigo. Il y a des filles américanisées qui mâchent du chewing-gum en faisant claquer leurs talons hauts sur les pavés usés, et il y a celles, fraîchement débarquées, qui portent le châle brun à franges sur leurs cheveux tressés. Cette rue ressemble à s'y méprendre, en mille fois plus peuplée, au bourg de Lillian un jour de marché. Un gamin

pince une harpe ; un accordéoniste est accompagné d'une horrible petite bête à la fourrure mitée ; une marchande de balais en crin les porte dans une hotte d'osier, ce qui lui fait derrière la tête un éventail géant ; un Noir en costume rose, demi-guêtres assorties et souliers sombres, chante tandis que des femmes lasses, semblables aux ménagères de Turov, sourient à la chanson, ou au chanteur. Certaines, munies de cierges magiques rouges, esquissent un pas de danse en se tenant par la taille tandis qu'une grande fille aux nattes brunes joue du tambourin. D'autres, d'aspect plus anglo-saxon, se font cuire des pommes de terre sur un feu qu'elles ont allumé dans un coin. Deux femmes plus âgées, au teint pâle et aux yeux sombres, traînent des enfants pâles aux yeux sombres – une erreur, se dit Lillian. Elles auraient dû les confier à une voisine, ou jouer leur va-tout en les laissant chez Gallagher, le bar-restaurant local. Mais cela, c'est ce qu'on dit quand on n'a pas d'enfants. Elle les dépasse en se forçant à sourire aux petits ; ces gens puent le malheur.

Lillian, elle, est chanceuse. Son père le lui avait répété quand elle était tombée à deux reprises dans le Pripiat sans se noyer ni mourir de pneumonie. Avoir de la cervelle, c'était un atout (elle en avait, jugeait-il), tout autant qu'être jolie (elle l'était, trouvait-il). Mais être chanceuse, c'était mieux que les deux réunis. Il espérait qu'elle le resterait toute sa vie. Elle le fut un temps.

Il disait aussi qu'on aide la chance. C'est peut-être pour cela que Lillian tire par la main Judith, la seule fille qu'elle connaisse, et qu'elles jouent des coudes jusqu'à se retrouver en tête. Elles sont elles-mêmes

poussées, à leur avantage puisqu'elles se trouvent maintenant là où elles le souhaitent : dans l'atelier de couture du Goldfaden Theater. À quelques centimètres d'elles se tient une petite femme en colère, au teint foncé, coiffée d'un chignon brun strict. (Une Litvak, dit Judith, dont la mère était également lituanienne.)

Soudain se matérialisent devant leurs yeux deux hommes que même les plus novices d'entre elles peuvent qualifier d'étoiles au firmament de la vie – des visiteurs venus d'une planète plus brillante, plus belle. Mr. Reuben Burstein, le propriétaire des Goldfaden et Bartelstone Theaters, le fameux impresario de la Deuxième Avenue, son torse puissant contenu dans un gilet noir soyeux, ses cheveux gris rejetés en arrière à la Beethoven. Et son fils Meyer Burstein, l'idole du public féminin, l'interprète de Yankel dans *The Child of Nature* ; beau ténébreux, danseur exceptionnel, ténor à la voix veloutée, sa romance avec Natacha, la jeune Russe goy, fait renifler les femmes de l'assistance comme si leur mari venait de les quitter. Quand Yankel, incapable d'épouser la pauvre Natacha enceinte pour vivre comme un gentil, se suicide, tout le monde verse des larmes douces-amères, la beauté de cette mort le disputant à son tragique. Meyer Burstein est plus grand que son père. Coiffé d'un chapeau mou noir très chic, il fume une cigarette et ne porte pas de gilet sur sa chemise en soie.

Les deux hommes fendent la foule comme des jardiniers inspectant les plates-bandes d'un manoir anglais, ou des planteurs un jour de marché. L'un ou l'autre, pour Lillian, c'est égal. Elle sera la fleur

ou l'esclave, un objet de décoration ou de mépris (on peut mépriser ce dont on a besoin). Tout ce qu'elle veut, c'est être choisie.

Mr. Burstein père, qui se tient tout près d'elle, fait une annonce. Sa voix est si chaude, si vibrante, que les filles restent plantées là comme des cruches à l'écouter, émues aux larmes, comme s'il leur murmurait quelque chose de personnel. Miss Morris (la Litvak) va faire circuler dans la queue une écritoire à pince sur laquelle elles devront mentionner leurs noms et compétences, quitte à se faire aider par une autre. Miss Morris les interrogera toutes par la suite, indiquant celles qui devront se présenter de nouveau le lendemain pour un entretien plus approfondi. Un murmure parcourt les rangs : se libérer un soir n'a pas été facile. Lillian est sûre que les mères vouées au malheur, tout comme les femmes manifestement venues à pied de Brooklyn, ne reviendront pas.

Miss Morris s'approche d'elles. Judith et Lillian ont répété en vue de ce moment. Elles doivent dire « Cela va très bien, merci » si la question semble porter sur leur santé ; « Je suis couturière – mon père était tailleur » si, dans la question, elles repèrent les mots coudre, costume, ou travail ; « Je suis des cours du soir » est la réponse obligée, accompagnée d'un radieux sourire, à toute question qu'elles n'auront pas comprise. Judith obtiendra l'emploi, pense Lillian. Les choses étant ce qu'elles sont, elle se doute qu'une fille qui sait coudre et parler anglais est un meilleur choix qu'une autre, à peine arrivée, quasiment incompetente dans ces deux domaines.

Lillian étudie le profil de Reuben Burstein ; des hommes comme lui, elle en a connu chez elle. Elle écoute la voix sonore, charmeuse, et en arrière-plan, telle une minuscule marque de naissance sur la joue, ou l'infime déformation d'un auriculaire blessé dans l'enfance (blessure et déformation oubliées depuis longtemps), elle entend le yiddish.

Elle s'avance. Elle s'approche le plus possible de lui et dit : « Je m'appelle Lillian Leyb. Je parle très bien le yiddish, comme vous pouvez le constater, mais je parle aussi couramment le russe. » Elle ajoute dans cette langue, après s'être enfoncé les ongles dans la paume : « Si vous préférez le russe, alors voilà. L'anglais, ça vient. *Az me muz, ken men* », reprend-elle en yiddish. Quand on doit, on peut. Reuben Burstein sourit. Elle conclut : « Quant à la couture, ça va : je sais tout faire. »

Les Burstein la regardent. Miss Morris (elle a bien une mère lituanienne, mais elle est née dans le Lower East Side, a été scolarisée jusqu'en 4^e et parle couramment l'américain de Brooklyn) aussi, mais d'un air froid. Les autres femmes la fixent comme si elle venait de retrousser sa jupe jusqu'à la taille pour montrer ses fesses nues. Son petit numéro est tout aussi vulgaire, tout aussi choquant, tout aussi efficace.

Mr. Burstein père se colle presque contre Lillian. « Audacieuse », lui dit-il en lui tenant le menton comme s'il allait l'embrasser sur la bouche. « Audacieuse. J'aime l'audace. » Il agite son autre main en direction de Miss Morris qui dit aux femmes de se mettre par quatre, pour faciliter la communication. Quinze groupes se forment aussitôt. Lillian ne

voit plus Judith. Elle se sent comme une chienne qui vient de sauter le mur du jardin. Elle sourit à Reuben Burstein ; elle sourit à Meyer Burstein ; pour faire bonne mesure, elle sourit à Miss Morris. Elle a enduré le massacre de sa famille, la disparition de sa fille Sophie, la traversée de l'océan semblable à une équipée funèbre, la promiscuité avec des étrangers dans le deux-pièces de sa cousine Frieda, l'odeur d'homme, d'urine, de friture, d'incertitude et de besoin. Oui. Elle sourit à ces trois-là, nouveaux roi, reine et prince de sa vie, comme si elle venait de quitter un lit de plume pour vivre un moment exquis. Reuben Burstein lui dit en yiddish : « Revenez demain matin, petite futée », et Meyer Burstein : « J'aimerais tout de même savoir comment vous débrouillez en anglais. » Lillian, avec une lenteur prudente, récite : « Je suis des cours d'anglais. » Silence. Elle ajoute : « Et cela va très bien, merci. »

Il a fallu huit heures à Lillian pour aller d'Ellis Island à Battery Park, dans Manhattan, et quatre heures de plus pour trouver l'immeuble où était situé l'appartement de la cousine Frieda. Elle a lu sa lettre, comportant les directives pour trouver Great Jones Street, en faisant la queue à trois guichets différents du bureau d'état civil sous les yeux attentifs du médecin qui les regardait monter l'escalier, guettant des signes de claudication, de faiblesse cardiaque ou de débilité mentale.

« Vous bougez bien, vous avez de la vitalité. Ils ne veulent pas d'idiots, en Amérique », lui a dit un passager durant la traversée. « ... Et aussi... » Il lui a montré une carte avec un texte imprimé. « Si

vous voyez un truc de ce genre, grattez-vous l'oreille droite. »

Lillian s'est efforcée de photographier mentalement les mots. « Qu'est-ce que ça veut dire ? a-t-elle demandé.

— À votre avis ? Ça veut dire : “Grattez-vous l'oreille droite.” Si vous le faites, ils croient que vous lisez l'anglais. C'est mon frère qui m'a envoyé ça. »

Il a remis la carte dans sa poche avec autant de soin qu'un richard rangeant une grosse coupure.

La cousine Frieda disait dans sa lettre qu'elle aurait toujours de la place pour la famille ou les amis chers. Elle avait une petite affaire de couture et pouvait fournir du travail en attendant que les gens se débrouillent tout seuls. L'Amérique était un pays de cocagne, assurait-elle. On pouvait y acheter de tout – pas seulement les aristos, tout le monde. Suivait une liste de ce qu'elle avait récemment acquis : une machine à coudre (à crédit, mais dont elle disposait déjà) ; de la farine blanche vendue dans des sacs en papier ; du lait condensé, aussi exquis que de la crème, mais non périssable ; du cacao en poudre Nestlé pour une petite douceur du soir ; des épingles de la couleur exacte de ses cheveux ; des bas d'excellente qualité pour la modique somme de dix cents. Il y avait, dans ce pays, des biens de consommation qu'on ne pouvait même pas imaginer à Turov.

Lillian franchit la dernière porte qui indique : POUR NEW YORK, POUSSEZ. Elle montre la lettre à l'employé qui charge les bagages sur le ferry. Il hausse les épaules en souriant. Elle brandit l'adresse imprimée

en capitales devant une bonne douzaine de visages inexpressifs, ou pis, condescendants, et perplexes ; elle la brandit sans trop d'espoir devant des gens qui la repoussent comme si elle les avait insultés, car eux non plus ne savent pas lire. Après les tramways, les hommes-sandwiches, les femmes en jupes courtes, les petits Noirs au dos chargé de chaises, une enseigne représentant des souliers brillants pendue au cou, un vieil homme en pantalon rouge faisant équipe avec une adolescente à chapeau rouge pour vendre des lacets, des éventails, des crayons et des tortillons de pâte salée dont l'odeur alléchante la fait tellement saliver qu'elle doit mettre sa main devant sa bouche, elle n'aurait pas cru possible, dans son nouveau pays, dans Great Jones Street enfin trouvée, de voir ceci : une femme en larmes, un pardessus d'homme enfilé sur sa chemise de nuit, qui ouvre une chaise pliante, s'assied et sort de sa poche une soucoupe en porcelaine qu'elle pose sur ses genoux. Les passants y jettent quelques pièces.

La cousine Frieda dévale les escaliers pour serrer Lillian dans ses bras. « Ma chère petite, ma maison est ta maison », lui assure-t-elle. Elle a trente ans. Lillian se souvient d'un mariage familial où Frieda l'avait emmenée dans les bois ramasser des framboises sauvages jusqu'à la nuit. Lillian observe toujours la femme assise de l'autre côté de la rue, comme clouée sur place. Les larmes qui ruissellent sur son visage, puis sur ses gros seins mous, tombent dans la soucoupe avec les pièces.

« Expulsion, dit Frieda. Plus d'argent, plus de toit. *Es iz shver tzu makhen a leben*. C'est dur de gagner sa croûte. »

Elle tient à mettre les choses au point tout de suite sans vouloir l'effrayer, bien sûr, car tout se passera bien entre elles deux : entre avoir un toit, celui offert par sa cousine Frieda, et se retrouver à la rue, comme la femme d'en face jetée dehors le matin même, la frontière est extrêmement mince. Est-ce clair ?

Frieda prend sa cousine par la main et traverse. Déposant un penny dans la soucoupe, elle dit : « Navrée pour vous, Mrs. Lipkin. »

« Pauvre vieille », commente-t-elle dans l'escalier menant chez elle. Elle fait ensuite un geste désinvolte du menton par-dessus l'épaule pour désigner à Lillian une petite pièce entièrement occupée par un lit et deux caisses en bois. « Tu partageras la chambre avec Judith. »

Lillian tient toujours la besace en cuir de Yitzak Niremberg. Tout ce qu'il lui reste au monde est dedans. Elle a parfaitement compris la leçon à tirer du cas de Lipkin.

Elle fait toujours le même rêve. Elle est morte. Aveugle de surcroît. Elle ne voit que du rouge, comme si elle était allongée sur le dos dans le champ le plus éloigné de Turov, par la plus radieuse journée de juin, les yeux fermés pour se protéger d'un soleil au zénith. Tout ce qui constitue le monde a disparu – arbres, oiseaux, cheminées. Il n'y a plus qu'un ciel blanc qui glisse doucement vers elle pour l'envelopper comme un drap. Un morceau de paille lui entre dans la pommette. Elle l'écarte de la main et sent le sang séché sur sa peau. En se frottant les paupières, elle palpe les traînées sanglantes qui les

gardent closes, des liens nouveaux qui se défont en roulant sur ses joues et jusque dans sa bouche, morceaux de sang coagulés, durs comme des grains de poivre qui ramollissent sur sa langue. Elle les crache dans ses mains dont les paumes rougissent.

Elle voit tout, maintenant, dans tous les sens. Le plancher écarlate. Son mari en travers du seuil, gisant dans un sang si épais que sa chemise de nuit ivoire en est noire et raidie. Par terre, entre eux deux, il y a des objets : la théière de la grand-mère cassée en quatre morceaux, le baquet renversé, l'étoffe, destinée à préserver l'intimité, séparant la chambre de l'autre pièce. Une main aussi. Sa mère est étendue par terre, éventrée comme un poulet à travers son tablier dont les deux pans ressemblent à un rideau cartonné de part et d'autre de son corps. Lillian est debout, nue, dans la pièce rouge et la couleur reflue comme la marée.

Son père gît devant la porte, face contre le sol, encore muni de la masse dont il s'était armé contre les intrus. On lui a enfoncé la lame de sa propre hache dans la nuque. Le petit matelas de sa fille est vide. Posée au sol à côté, une autre main, qu'elle reconnaît à sa fine alliance en or comme étant celle d'Ossip.

Elle hurle et se réveille. « Un cauchemar », commente Judith.

Lillian hoche la tête. Perspicace, Judith, lui dit sans méchanceté : « Tu n'as pas à me le raconter. »

Lillian ne lui raconte pas qu'elle a entendu, le souffle coupé, les hommes chuchoter sous leur fenêtre ; que le mur extérieur de leur chambre était par endroits si mince qu'elle en a entendu

un second tousser, et même un troisième soupirer. Petite Sophie, couchée sur le ventre, rêvait en suçant le coin de son édredon. Les hommes donnaient des coups de boutoir dans la porte quand elle s'est saisie de sa fille. Les murs ont tremblé violemment, mais le vantail résistait. Seulement, c'était une vieille maison – vieux bois, vieux torchis dans les trous duquel on aurait pu glisser autant de crayons – et le plâtre autour du chambranle commençait à dégringoler. Le mur ne tiendrait qu'une minute.

Elle a appuyé sa main contre la bouche de sa fille qui écarquillait les yeux dans le noir, et elle a senti sur sa paume les petits baisers mouillés qu'elle lui donnait. Lillian lui a chuchoté : « Chut, *ketzele*, mon chaton. » Dans la pièce du devant, un homme dont elle n'avait jamais entendu la voix a enfoncé une hache dans le cou de son père. Elle a serré Sophie plus fort contre elle. Ossip s'est levé et, dans la pièce obscure frappée d'un rayon de lune, Lillian l'a vu pour la dernière fois : un haut et frêle chevalier en chemise de nuit ivoire qui tâtonnait pour trouver ses lunettes.

Le fils d'un homme dont le bétail paissait non loin du champ d'orge des Leyb l'a frappé dès qu'il a quitté la chambre. Il est tombé devant le rideau, puis a rampé jusqu'au seuil.

Lillian a enroulé autour du cou et des épaules de Sophie sa propre écharpe de laine bleue dont elle a croisé les extrémités sur la poitrine de sa fille, à l'intérieur de la petite chemise de nuit. Ossip a poussé un cri. Lillian a ouvert doucement le soupirail et soulevé Sophie. « Cours au poulailler et cache-toi derrière les poules sans faire de bruit. Vite, vite. Je t'aime », lui a-t-elle dit en l'embrassant sur le front.

Faisant passer sa fille par le soupirail, elle l'a tenue jusqu'à la dernière seconde pour lui éviter un choc trop rude avec le sol. Sophie a-t-elle compris le « Je t'aime » chuchoté par sa mère ? Cette question obsède encore Lillian, qui ne pouvait pourtant pas les répéter, ces mots, les crier à travers la cour. Elle a entendu le bruit sourd qu'a fait le petit corps en touchant le sol, elle a entendu l'enfant s'encourager (Oh, oh !). Puis elle a entendu ses petits pas hésitants se diriger vers le poulailler.

Elle a poussé la paillasse et la poupée de sa fille sous le lit quand un homme a tiré le rideau. Il l'a regardée en pesant le pour et le contre, ou en regrettant déjà sa soirée : ces Juifs morts ne lui rendraient pas le bétail volé, et d'ailleurs, ces Juifs-là n'étaient peut-être pas ceux qui avaient jeté un mauvais sort à son père. Un instant, on n'a entendu que le bruit métallique des objets de valeur que les deux autres hommes, dans l'autre pièce, versaient dans une taie d'oreiller. Comme il y en avait peu – la coupe de kiddouch, un petit cadre en argent, la casserole en cuivre, pas grand-chose de plus –, ce fut vite fait. Dehors, en arrière-fond, elle entendait le gendarme du bourg siffloter, et le bruit rythmique du gourdin qu'il laissait traîner le long de la clôture. L'homme s'est avancé vers Lillian, le couteau à la main. Elle aussi a pesé le pour et le contre. Elle s'est levée pour l'affronter, pensant qu'une longue lutte suivie d'une mort certaine donnerait à Sophie la meilleure des chances. Elle s'est jetée sur lui avec la lenteur du rêve et la vision tremblée du désastre imminent. L'homme, de l'emmanchure à l'ourlet, a fendu sa chemise de nuit qui s'est mise à flotter autour d'elle.

(Étendue près de Judith dans leur lit étroit et chaud, elle sent soudain sa peau picotée par l'air glacial d'Ukraine, alors qu'une seconde auparavant elle était en nage dans la chaleur de la nuit new-yorkaise.)

Elle a tenté de planter ses ongles dans les yeux injectés de sang mais bleu azur de l'homme qui – assez joué – brandissait son couteau, lame vers le haut, pour l'éventrer. Au même moment, le gendarme a appelé ses camarades, chacun par son nom. Après, il a haussé le ton, tout en restant cordial ; il évoquait à Lillian un maître d'école admonestant des garnements occupés à casser des bouteilles derrière une grange ou à harceler les filles au marché. « Rentrez chez vous, mes amis. La nuit a été dure pour tout le monde. Rentrez, maintenant, ça suffit. » L'homme a entaillé, une seule fois, la poitrine de Lillian, de l'épaule à la hanche, puis il a secoué la tête comme si elle lui avait fait perdre son temps. Le gendarme a appelé de nouveau. Les hommes ont alors enjambé les corps de ses parents et de son mari, et l'un d'entre eux a fait tomber une tasse, par accident sans doute – une négligence passagère commise en essuyant sa lame sur la nappe de la mère de Lillian. Ils sont sortis et ont descendu l'allée sans aller au poulailler. C'était fini.

Lillian comprend que Judith lui batte froid après la scène au Goldfaden la veille au soir. Elle est désolée pour elle. Elle compte bien s'excuser si sa compagne de lit n'obtient pas, elle aussi, du travail. Elle compte bien glisser un mot en sa faveur... enfin, seulement si cette intervention qui montrerait sa

générosité, sa loyauté, son sens de la justice peut l'avantager aux yeux des deux Burstein.

Elle a lavé sa combinaison-culotte et ses bas, puis les a mis à sécher sur le radiateur. La pièce n'étant pas aérée, rien ne sèche. Au matin, elle doit les enfiler tels quels. Passant devant Judith à pas de loup, elle sort et marche en direction de la Deuxième Avenue dans l'inconfort de ces sous-vêtements qui lui collent à la peau.

Judith s'étale dans la moiteur de la place libérée. Lillian a trouvé place dans le canot de sauvetage, mais elle ne lui a pas lancé l'échelle. Elle n'y a même pas pensé – pas le moindre bout de corde pour Judith, qui lui a pourtant donné le tuyau pour le Goldfaden. Elles dorment dans le même lit depuis cinq semaines – depuis la première nuit d'immigrante de Lillian, qui crie tous les matins dans son oreiller en s'accrochant à la chemise de Judith comme à une couverture, ou à un cadavre, une chemise que Judith doit lui arracher des mains avant de secouer cette folle pour la tirer de son mauvais rêve. Tous les matins, c'est la même rengaine : Lillian crie, la bouilloire siffle, et les trois autres dormeurs de nuit, ceux qui couchent dans le salon, se lèvent, boivent leur thé en mangeant du pain dans la cuisine pendant que les deux filles s'habillent. Jusqu'à l'arrivée de Lillian, il y avait quatre dormeurs de nuit : Judith et trois hommes, ce qui n'était pas si mal ; maintenant, avec elle, ils sont cinq, plus deux autres hommes, des dormeurs de jour que Judith ne voit que lorsqu'ils viennent se coucher à leur place encore tiède. L'un a perdu une chaussette sous le lit ; en la trouvant, Judith a pensé à ce pauvre type

qui avait dû marcher toute une journée le pied nu dans son soulier, le talon écorché.

Une fois leur petit déjeuner pris, les hommes s'en vont. Frieda, Judith et Lillian étalent alors l'ouvrage sur la grande table. Lillian est une apprentie, comme le lui serine Frieda. Elle fait donc le travail ingrat dont se chargeait Judith avant son arrivée : découdre le faufil, séparer les pétales des fleurs en soie destinées aux chapeaux, épingler des plumes roses aux feutres roses, ôter des boutons. Le bout de leurs doigts est constellé de piquûres noircies par la teinture qui a pénétré sous la peau. Judith et Frieda parlent yiddish et russe, n'ayant recours à l'anglais que pour les choses qui ne peuvent se dire que dans cette langue (*movies, subway, hamburger*). Lillian s'efforce d'apprendre.

En ce matin du 4 juillet, même si elle était restée là, elle n'aurait pas eu sa tasse de thé quotidienne. C'est son tour d'aller acheter du fil et de rapporter les liasses de patrons. Frieda (« Appelez-moi Fritz », dit-elle à tout le monde) les paie un dollar par jour, loyer déduit, bien sûr, ainsi que le petit déjeuner (« Je ne te laisserais jamais sortir le ventre vide », répète-t-elle à Judith).

Frieda dort dans la cuisine, sur deux sièges mis bout à bout. Un truc à vous casser le dos. Elle se serait bien passée de prendre des pensionnaires – une cuisine dans l'affliction plus six autres personnes. Elle se passerait bien de devoir marchander chaque mois avec des Italiens pour obtenir le privilège d'un travail à la pièce sur cette même table. Elle voit cependant tout cela comme un moyen de s'élever sur « l'Échelle sociale ». Elle sent le bois clair au grain lisse de la

table sous ses paumes, ses pieds sont bien campés sur le sol, et presque chaque nuit elle rêve de la maison qu'elle aura sur la Cinquième Avenue ; après une promenade nonchalante avec des amies bien habillées aux jambes gainées de soie et chaussées de sandales à lanières, une promenade ponctuée de pauses pour accepter les compliments d'hommes prospères et séducteurs – des fumeurs de cigare au visage glabre, qui parlent bien –, elle gravit les marches de marbre poli du perron pour entrer dans sa maison de grès brun où elle valse de pièce en pièce, sa jupe virevoltant avec elle. Salle de bains ultramoderne, porcelaine rutilante et sol à damier noir et blanc ; (chauffage central au gaz à tous les étages) ; salle à manger aux dessertes à tablette de marbre sur lesquelles sont posées des coupes d'argent croulant de bananes, raisins, mangues et mandarines ; chambre aux draps blancs immaculés, avec une dizaine d'oreillers tout aussi immaculés disposés sur la courtepoin te damassée du lit à baldaquin.

Sur les cinquante-sept blocs du Lower East Side, en ce jour de juillet 1924, on compte cent douze confiseries, quatre-vingt treize boucheries, soixante-dix bars, quarante-trois boulangeries et cinq mille Juifs. Quand Frieda ouvre l'unique fenêtre de l'appartement, celle de la cuisine, elle ne voit qu'une chose : les Perspectives d'Avenir.

Ces fameuses Perspectives, Lillian, elle aussi, veut les voir. Elle attend à la porte du théâtre en espérant que les rayons chauds du soleil sécheront sa culotte à travers sa robe. Si elle obtient le boulot, elle fera un petit cadeau à Judith.

La semaine précédente, Judith a eu la générosité de lui donner un tuyau. Les deux épingles, coincées aux commissures, qui s'agitent furieusement quand elle se concentre sur son ouvrage se sont immobilisées. Elle a chuchoté : « Dimanche prochain, le Goldfaden Theater recrute des couturières. Toutes les filles vont s'y présenter, de Delancey Street à la 14^e rue. » Judith est en voie d'américanisation. Elle ne porte plus le châle (elle l'a donné, tellement elle voulait s'en débarrasser) au profit d'une petite veste bleue de chez Kresge. Elle arbore des chaussures de fabrication américaine, un sarrau vert en très bon état acheté à un vendeur à la sauvette, et elle apprend l'anglais à toute allure. Lillian trouve qu'elle le parle déjà aussi bien que les speakers à la radio.

En chemin pour le Goldfaden, avec Judith dans le rôle du guide pour leur éviter les tas de crottin de cheval, les enfants hurleurs et les vendeurs de feu d'artifice, elle s'est arrêtée pour acheter des hot dogs à l'allemande, garnis de moutarde et de choucroute, avec un rab obtenu par Judith qui sait y faire. Elle le dit, d'ailleurs : « Je sais y faire. Je ne suis pas manchote, c'est un fait. » Lillian, avec un peu de chance, sera aussi débrouillarde qu'elle : certains pensaient qu'elle l'était, à Turov. Mais pas ici. Dans ce pays dont elle ne parle pas la langue, elle est le vilain petit canard. Personne ne lui offre rien, on n'a même pas envie de poser les yeux sur elle.

Voici comment se passe sa vie ici : elle rêve du massacre de sa famille. Ses propres cris la réveillent souvent, et elle se raccroche au corps chaud de Judith. Elle mange du pain et du chou avec des étrangers

dans une petite pièce sale. Elle bâtit et découd le surfil sur des chapeaux bon marché, assemble des pétales bleus et élimine les fleurs de soie défraîchies, le tout très mal. Elle apprend la langue d'un pays tellement terrifiant qu'il faut creuser, s'y faire un trou quand on n'a pas d'autre foyer. Tous les dimanches soir à huit heures elle descend Essex Street avec Judith, pour contempler la modernité et apprendre à déambuler comme du bétail avec le troupeau des Américains.

Aujourd'hui lundi, elle frappe à la porte du Goldfaden.

Elle répète mentalement tout ce qu'elle croit que les deux Burstein attendent d'elle. Ce « tout » n'est pas grand-chose, mais, justement, son inexpérience pourrait leur plaire davantage que les pratiques des prostituées – sauf que si elle savait en quoi elles consistent, elle les adopterait sur-le-champ. Miss Morris lui ouvre. « Bien, vous êtes à l'heure, approuve-t-elle. Suivez-moi. » En fin de compte, il ne s'agit pas d'ouvrir la braguette de Mr. Burstein fils, ni de s'asseoir sur les genoux de Mr. Burstein père. Après avoir enfilé une blouse noire toute neuve, elle se retrouve assise à côté d'une grosse et belle fille prénommée Pearl, aux boucles brunes, aux lèvres roses et au sourire avenant. Miss Morris tend à Lillian une tunique de velours mordoré dont elle lui demande de reprendre la taille de cinq bons centimètres : Lady Macbeth a maigri.

Lillian revient de loin. Elle a traversé de sombres temps et elle a eu la chance de trouver Jérusalem – Jérusalem encerclée, Jérusalem sauvée.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Ailleurs, plus loin

Amy Bloom



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Leduc.s et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON